

ŒUVRES CHOISIES  
DE SÉDAINE

---

PARIS. — IMPRIMERIE DE CH. LAHURE ET C<sup>ie</sup>  
Rues de Fleurus 9, et de l'Ouest, 21

---

À

ŒUVRES CHOISIES



# DE SÉDAINE

T 129  
—  
371

—  
PUBLICATION DE CH. LAHURE ET C<sup>ie</sup>  
Imprimeurs à Paris  
—

PARIS

LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET C<sup>ie</sup>

RUE PIERRE-SARRAZIN, N<sup>o</sup> 14

—  
1860

À

LE  
PHILOSOPHE SANS LE SAVOIR

COMÉDIE EN CINQ ACTES ET EN PROSE.

Représentée par les comédiens français ordinaires du roi.  
le 2 novembre 1765.



ACTEURS.

- M. VANDERK PÈRE.  
M. VANDERK FILS.  
M. DESPARVILLE PÈRE, ancien officier.  
M. DESPARVILLE FILS, officier de cavalerie.  
MADAME VANDERK.  
UNE MARQUISE, sœur de M. Vanderk père.  
MADEMOISELLE SOPHIE VANDERK, fille de M. Vanderk.  
UN PRÉSIDENT, futur époux de Mlle Vanderk.  
ANTOINE, homme de confiance de M. Vanderk.  
VICTORINE, fille d'Antoine.  
UN DOMESTIQUE de M. Desparville.  
UN DOMESTIQUE de M. Vanderk fils.  
LES DOMESTIQUES de la maison.  
LE DOMESTIQUE de la marquise.

La scène se passe dans une grande ville de France.

ACTE PREMIER.

(Le théâtre représente un grand cabinet éclairé de bougies, un secrétaire sur un des côtés : il est chargé de papiers et de cartons.)

SCÈNE I. — ANTOINE, VICTORINE.

ANTOINE. — Quoi ! je vous surprends votre mouchoir à la main, l'air embarrassé, vous essuyant les yeux, et je ne peux pas savoir pour-quoi vous pleurez ?

VICTORINE. — Bon, mon papa ! les jeunes filles pleurent quelquefois pour se désennuyer.

ANTOINE. — Je ne me paye pas de cette raison-là.

VICTORINE. — Je venois vous demander...

ANTOINE. — Me demander ? Et moi je vous demande ce que vous avez à pleurer ; et je vous prie de me le dire.

VICTORINE. — Vous vous moquerez de moi.

ANTOINE. — Il y auroit assurément un grand danger.

VICTORINE. — Si cependant ce que j'ai à vous dire étoit vrai, vous ne vous en moqueriez certainement pas.

ANTOINE. — Cela peut être.

VICTORINE. — Je suis descendue chez le caissier de la part de madame.

ANTOINE. — Hé bien ?

VICTORINE. — Il y avoit plusieurs messieurs qui attendoient leur tour, et qui causoient ensemble. L'un d'eux a dit : ils ont mis l'épée à la main, nous sommes sortis, et on les a séparés.

ANTOINE. — Qui ?

VICTORINE. — C'est ce que j'ai demandé. Je ne sais, m'a dit l'un de ces messieurs, ce sont deux jeunes gens : l'un est officier dans la cavalerie, et l'autre dans la marine. Monsieur, l'avez-vous vu ? Oui. Habit bleu, parements rouges ? Oui. Jeune ? Oui, de vingt à vingt-deux ans. Bien fait ? Ils ont souri : j'ai rougi, et je n'ai osé continuer.

ANTOINE. — Il est vrai que vos questions étoient fort modestes.

VICTORINE. — Mais si c'étoit le fils de Monsieur ?...

ANTOINE. — N'y a-t-il que lui d'officier ?

VICTORINE. — C'est ce que j'ai pensé.

ANTOINE. — Est-il le seul dans la marine ?

VICTORINE. — C'est ce que je me disois.

ANTOINE. — N'y a-t-il que lui de jeune ?

VICTORINE. — C'est vrai.

ANTOINE. — Il faut avoir le cœur bien sensible.

VICTORINE. — Ce qui me feroit croire encore que ce n'est pas lui, c'est que ce monsieur a dit que l'officier de marine avoit commencé la querelle.

ANTOINE. — Et cependant vous pleuriez.

VICTORINE. — Oui, je pleurois.

ANTOINE. — Il faut bien aimer quelqu'un pour s'alarmer si aisément.

VICTORINE. — Eh, mon papa ! après vous, qui voulez-vous donc que j'aime le plus ? Comment ! c'est le fils de la maison : feu ma mère l'a nourri ; c'est mon frère de lait, c'est le frère de ma jeune maîtresse, et vous-même l'aimez bien.

ANTOINE. — Je ne vous le défends pas ; mais soyez raisonnable.

VICTORINE. — Ah ! cela me faisoit de la peine.

ANTOINE. — Allez, vous êtes folle.

VICTORINE. — Je le souhaite. Mais si vous alliez vous informer.

ANTOINE. — Et où dit-on que la querelle a commencé ?

VICTORINE. — Dans un café.

ANTOINE. — Il n'y va jamais.

VICTORINE. — Peut-être, par hasard. Ah ! si j'étois homme, j'irois.

## SCÈNE II. — ANTOINE, VICTORINE, UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE. — Monsieur ?

ANTOINE. — Que voulez-vous ?

LE DOMESTIQUE. — C'est une lettre pour remettre à M. Vanderk.

ANTOINE. — Vous pouvez me la laisser.

LE DOMESTIQUE. — Il faut que je la remette moi-même : mon maître me l'a ordonné.